

# HOTEL DU COMMERCE A CORCIEUX

TEMOIGNAGE de Mme Mauricette LAHEURTE-CHARLOT

## LES FUSILLES DU 6 JUIN 1944

*Dans les pages qui suivent, nous vous invitons à partager l'expérience de vie de Mauricette LAHEURTE, jeune adolescente de 13 ans à l'époque des faits qui a assisté le 6 juin 1944 à la fusillade des résistants à Corcieux et a vécu l'évacuation du 15 novembre 1944.*

*Merci Mauricette d'avoir rassemblé vos souvenirs pour nous, d'avoir pris la peine de les rédiger, en dépit de la charge émotionnelle que de tels retours en arrière, engendrent inmanquablement.*

Dans la nuit du 6 juin 1944, je fus réveillée par un brouhaha inhabituel : bruits de pas, de voix, de moteurs. Etonnée mais n'osant pas bouger, je finis par me rendormir. Je venais d'avoir treize ans.

Le lendemain à mon réveil, vers huit heures, maman m'apprit que papa était entré en « résistance ». Jusqu'alors nous ignorions tout de son appartenance au maquis. « Il va te falloir être prudente dans tes paroles, me dit-elle, car la Gestapo va t'interroger ». Ce qui fut fait, peu de temps après. J'ai peu de souvenirs à ce sujet.

Nous habitions la Gendarmerie, une grande et vieille bâtisse de deux étages, plus les greniers. Cinq appartements, plus le bureau des gendarmes, la composaient. Une grande effervescence régnait dans les lieux. Les officiers allemands investissaient le bureau, beaucoup de soldats occupaient la cour et vociféraient contre des maquisards de plus en plus nombreux.

Au milieu de la matinée, un officier nous ordonna de nous retirer dans un appartement au premier étage, de n'en pas bouger sauf « *cas de force majeure* ». Dépourvu d'eau et de sanitaires, l'appartement comprenait une cuisine avec vue sur cour et deux pièces avec vue sur la rue. Nous nous y entassâmes à 23 personnes, mères et enfants.

Aucune nouvelle ne nous parvenait. Le village semblait désert, la rue principale s'assoupissait, les volets des maisons étaient clos. A l'évidence, les habitants calfeutrés et terrorisés, en leur demeure, n'osaient plus se montrer. Un air chaud et pesant aggravait le malaise, le temps virait à l'orage.

Cependant, à l'extrémité de la rue, la situation était bien différente. Le contraste était frappant, une agitation profonde régnait à l'Hôtel du Commerce, réquisitionné par l'Etat Major allemand. Des soldats en armes, allaient et venaient précipitamment, des ordres jetés par des voix gutturales et puissantes contribuaient à l'exaspération ambiante. A cet instant, je pris peur. J'eus envie de me retirer de la fenêtre mais la curiosité fut la plus forte en dépit des remontrances de ma mère qui m'en interdisait l'accès. C'était inespéré de pouvoir faire le guet aussi aisément.

A la cuisine, le volet restait ouvert, il était plus difficile de se dissimuler. Néanmoins, j'aperçus un jeune homme, âgé d'environ 18 ans. C'était Marcel COLLE, le fils du boulanger. Son visage était tuméfié, maculé de sang. On devinait qu'il avait été roué de coups. Lorsque je descendis dans la cour, pour un besoin élémentaire, il me fit signe, voulut prendre la parole, aussitôt, il fut rudoyé par un soldat. Le nombre de maquisards dans la cour, augmentait de plus en plus, capturés puis emprisonnés dans un petit local borgne, servant de prison pour la cause.

A 14 heures, je m'installais, à nouveau, à mon poste d'observation, derrière les minces lamelles des persiennes fermées. Je voyais sans être vue.

En ce début d'après midi de juin, le silence habituel était de règle, les gens se reposaient un peu en attendant de reprendre leur activité mais ce jour là, l'inquiétude montait dans la population. Les informations, nous parvenant enfin, étaient très mauvaises, elles faisaient état de beaucoup de résistants fusillés. Les faits qui allaient se dérouler bientôt sous nos yeux, confirmèrent les dires.

Alors, tout à coup, surgit, d'on ne sait où, un groupe de six hommes, les mains sur la tête, marchant au pas cadencé, encadrés par des soldats armés. En les regardant passer sous ma fenêtre, j'eus le temps de reconnaître Georges COLLE, frère de Marcel, fils aîné de Mr COLLE, boulanger au pays. Agé de 23 ans marié à une institutrice de l'école primaire de Corcieux, il enseignait les mathématiques au cours complémentaire de Corcieux. Arrivés à l'hôtel du Commerce, les maquisards furent alignés le long du mur de la cour de l'hôtel. A trois ou quatre mètres d'eux, le peloton de six soldats prit position l'arme au pied. Des officiers sortirent de l'hôtel en parlementant entre eux. L'un d'eux se détacha du groupe, vint prendre le commandement du peloton d'exécution. Aussitôt, les soldats se mirent au garde-à-vous, mettant en joue les condamnés, dans un silence glacial, interrompu par l'ordre de l'officier, j'entendis sa voix brutale et inhumaine, hurler « Feu ». De tout leur poids, les victimes s'effondrèrent sans qu'aucun coup de grâce, ne leur fut donné. C'était l'horreur dans toute sa dimension.

Intentionnellement, les Allemands, voulant impressionner les habitants, abandonnèrent les cadavres sur le trottoir, deux jours durant. A la méthode expéditive, succédait la période lente, afin d'apeurer les gens.

Un terrible orage s'abattit sur Corcieux. Des trombes d'eau se déversèrent sur le sol, martelant les dépouilles, entraînant dans le caniveau, le sang des victimes ce qui ajoutait à la scène, une vision dantesque.

Le lendemain de la tuerie, toujours à mon observatoire, je remarquais sur le trottoir opposé, face au lieu de l'exécution, une silhouette de femme grisonnante, hésitante, accablée, c'était Madame Colle. Elle découvrait, gisant sans vie, le corps mutilé de son fils, mêlé à celui des autres héros.